

## DOUDIET, CHARLES-AUGUSTE (1833-1913)

DOUDIET, Charles-Auguste, charpentier-menuisier, chercheur d'or en Australie et dessinateur (1852-1855), pasteur (1869-1913), né à Genève le 6 février 1833, décédé à Hollowell, MA, le 13 juin 1913. Il a épousé Rebecca Robinson (1857) puis Élisabeth Dunbar (1861) dont il a eu cinq enfants. Inhumé au cimetière Mont-Royal.

Nous ne lui  
connaissons pas de  
photo.

Charles-Auguste Doudiet est né dans une vieille famille protestante. Ses ancêtres étaient originaires de France, mais ils s'étaient installés en Suisse dans le canton de Neuchâtel à la suite de la révocation de l'Édit de Nantes en 1685. Son père, Jaques-Frédéric Doudiet, était issu d'une famille d'artistes connus. Lui-même avait fait des dessins en France entre 1822 et 1839. Charles-Auguste terminait ses études de théologie à Bâle quand il rencontra Louise Batifolier, native de Genève, et l'épousa le 9 septembre 1829. L'adhésion de son épouse aux Églises libres (évangéliques) suisses lui fit également quitter l'Église nationale. Après avoir été aumônier militaire en France, il revint à Genève et c'est là que naquirent ses trois premiers enfants ayant survécus : Edouard (v 1831), Charles (1833) et Alphonse (1834). Au service de la Société missionnaire française, le couple retourna en France où naquirent (à Tarbes) deux autres de ses enfants, Victor (v1840) et Amélie-Louise (v1841) puis il rentra à Genève au cours de l'année 1842. Sa situation était difficile, Jaques-Frédéric n'ayant pas d'emploi fixe et une dernière enfant, Marie-Léontine (1843), complétant la famille. C'est dans ce contexte que le couple accepta de venir travailler au Canada Uni en 1844, à la demande de Jean-Emmanuel Tanner de la Société missionnaire franco-canadienne; elle était active depuis 1839 et visait à convertir à l'Évangile dans les perspectives du Réveil les catholiques du pays.

À onze ans, Charles-Auguste immigre donc avec ses parents et ses quatre frères et sœurs. Pour un temps, la famille occupe à peu de frais une maison plutôt décrépite qu'un protestant lui a louée à Sainte-Thérèse puis elle déménage en 1846 à Belle-Rivière dans la maison de mission qu'elle occupera jusqu'en 1860. Il est vraisemblable que Charles ait fait des études à l'Institut de Belle-Rivière (1844-1846) puis à Pointe-aux-Trembles, mais les preuves nous manquent. De 1844 à 1850, Jaques Doudiet avait croqué au cours de ses déplacements (à Grande-Ligne, dans les Basses-Laurentides, à L'Industrie, en Ontario, par exemple) de nombreux lieux significatifs pour les franco-protestants et quelques maisons de convertis. Après cette période, il a abandonné le dessin, mais ses croquis offrent d'intéressantes illustrations de lieux et d'habitations de l'époque<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Son cahier d'esquisses a été jugé suffisamment riche pour que les Archives nationales du Canada en fassent l'acquisition chez Christie's en 1985. Voir *Doudiet Sketchbook*, cote 1985-175-2, sur Archianet pour le contenu. Ses derniers dessins datent de 1850, mais il a refusé jeter ses croquis pour laisser quelque chose à ses enfants. Nous en avons tiré profit dans notre étude sur *Belle-Rivière, 1840-2006* et dans celle sur *Joseph Vessot, colporteur de bibles et pasteur presbytérien, 1810-1899*. On s'y reportera.

À vingt ans, Charles-Auguste est tenté par l'aventure, c'est la ruée vers l'or en Australie et il y jouera un rôle de 1852 à 1855. Cent quarante ans plus tard, c'est la découverte dans un grenier de son cahier d'aquarelles qui l'a remis dans l'actualité et plusieurs pages Web lui sont effectivement consacrées<sup>2</sup>. Il est probable que son père lui ait remis un cahier vierge dont la page couverture élaborée témoignait des intentions du donateur. Il s'agissait de noter au fur et à mesure ses impressions du voyage et d'esquisser les endroits fréquentés pour le bénéfice de sa famille, tout comme aujourd'hui on rapporte des photos de voyage.

Charles Doudiet emprunte donc à l'été 1852 le bateau puis le train pour se rendre à New York et de là, il vogue vers l'Australie sur le grand voilier *Magnolia* qui mettra quatre mois pour atteindre la Baie Port Phillip au fond de laquelle se situe Melbourne. Bien d'autres passagers de son âge ou dans la trentaine viennent comme lui chercher fortune dans ce pays. Il arrive à destination le 24 novembre puis se rend peu après dans les champs aurifères de Forest Creek (Victoria), à quelque 130 kilomètres plus au nord.

Les dessins qu'il a fait de son séjour en Australie commencent à Melbourne en février 1853 et se terminent à Ballarat en septembre 1855. Ce qui les rend uniques, c'est qu'ils sont les seuls à représenter des scènes significatives de l'époque liées à la mise en place de la démocratie en Australie; certaines d'entre elles rappellent l'action des Patriotes des années 1837-1838 au Bas-Canada. Le fait que la Ballarat Fine Art Gallery ait acquis la moitié de la collection des aquarelles lui vaut une place de choix dans les pages du musée ou sur Internet<sup>3</sup>. Comme participant et témoin oculaire, il est le seul à avoir dessiné la révolte des mineurs à Ballarat et la disposition des participants lors du serment d'allégeance à la Croix du Sud (et notamment une illustration de ce drapeau mythique qui avait fait tellement couler d'encre, les points de vue divergeant sur son apparence) ainsi que la répression d'Eureka (du 3 décembre 1854).

L'incendie de l'hôtel de James Bentley le 17 octobre 1854 à Ballarat avait servi de déclencheur au mouvement car il exprimait le manque de confiance des mineurs envers les autorités, la désillusion et la frustration de gens devant une justice partielle, la corruption et la mauvaise gestion de fonctionnaires insolents. La seconde aquarelle montrait dix mille hommes de différentes nationalités formant un immense cercle autour du drapeau portant une croix, prêtant allégeance à ce symbole unificateur représentant la nouvelle nation. Comme l'indique une des légendes à son dessin, il était directement impliqué dans cette lutte nationaliste puisqu'il a porté secours avec trois de ses camarades, au soldat Ross blessé, ce dernier étant, croit-on généralement, l'auteur du fameux drapeau. Une autre scène montrait la répression brutale des chercheurs par l'armée. Ces aquarelles sont centrales pour illustrer l'histoire du pays, mais on sait qu'il a aussi dessiné des scènes de la vie quotidienne qui offrent également de l'intérêt.

---

<sup>2</sup> Malheureusement pas toujours exacte dans le détail de la vie de ses parents. Google images permet de voir d'un seul coup d'œil l'ensemble de ses aquarelles utilisées en ligne par différents auteurs.

<sup>3</sup> Acquises au prix de 245 000\$, c'est dire l'intérêt qu'on leur portait.

Il n'a pas fait fortune sur place et est revenu au Canada en 1855. Il semble avoir repris son métier de charpentier-menuisier que pratiquaient aussi ses frères Victor et Gustave-Alphonse<sup>4</sup>.

Peu après son retour, il avait épousé le 21 mars 1857 à Terrebonne Rebecca Electra Robinson, née à Mascouche le 13 juin 1833. Peu après, pour une raison qui nous est inconnue, (peut-être suivre un membre de la famille de son épouse?), le couple s'installe dans un coin reculé de l'Ontario à Wollaston dans le canton d'Hastings (à 100 km au nord de Belleville où passait le train alors). Leur seul enfant, William Charles, y naîtra le 25 décembre 1857, mais son épouse décédera moins d'un an plus tard au même endroit, en septembre 1858. Charles reviendra à Montréal avec son fils d'un an et fréquentera la paroisse presbytérienne de Saint-Jean au centre-ville. Il y épousera le 9 juillet 1861, Elisabeth Dunbar (1843-1900) dont il aura cinq enfants (Rébecca, 1863, Florence Agnès, 1865, Louis Edouard, 1869, Arthur Alexander, 1871 qui mourra à trois ans, et Ève Claire 1873). Jusqu'en 1865, il est toujours charpentier-menuisier bien que les annuaires le donnent comme tapissier (« rembourreur ») l'année suivante, alors qu'il entreprend des études de théologie.

Pour bien comprendre cette nouvelle orientation, il faut savoir qu'en 1861, le pasteur Jean-Emmanuel Tanner, jusque là rattaché à la Société missionnaire franco-canadienne et à l'Union des Églises évangéliques (créée en 1858), était passé chez les presbytériens et avait enrichi la paroisse montréalaise de la rue Dorchester de nombreux membres venus avec lui. En 1863, il avait fait remplacer la maison de bois qui servait de lieu de culte par un modeste temple de style gothique. En 1864, Tanner fut contraint à la retraite pour raison de santé et c'est le père de Charles, Jaques-Frédéric, qui prit la relève. Les deux dernières années de sa vie, ce dernier était devenu complètement aveugle et son fils Charles faisait pour lui en chaire la lecture de la Parole de Dieu. À son décès en 1867, le pasteur Goepf le remplaça, sans grand succès. Déjà en septembre 1866, le fils du pasteur J.-F. Doudiet, avec le soutien de la communauté, s'était engagé dans des études de théologie de trois ans à l'Université Queen's. Charles les termina haut la main avec grande distinction et fut consacré au saint ministère le 23 août 1869. Il vint donc diriger la paroisse qui prit le nom officiel de « Saint-Jean » à son arrivée. Pourtant, il ne connut pas le succès escompté et préféra donner sa démission après trois ans d'autant plus facilement qu'on lui devait des arriérés de salaire assez importants. Il accepta alors, le 22 septembre 1872, la direction de la paroisse écossaise de Pointe Saint-Charles nommée St. Matthews. Cette association ne dura que trois ans et le pasteur revint à Saint-Jean, qu'il avait supervisée à l'occasion en 1873.

Son intervention en octobre 1874 à l'assemblée de l'Alliance évangélique fait ressortir quelques idées qui seront longtemps les siennes à commencer par son opposition radicale à l'approche catholique du salut. Il y dénonce le caractère passif de la foi de ses fidèles et leur obéissance à l'autorité, en ces années qui suivent la proclamation de

---

<sup>4</sup> D'après une lettre de son père à sa sœur Uranie en Suisse, c'est lui qui est l'architecte du temple de Belle-Rivière construit en 1858-1859, avec la collaboration de Victor (1840-1908). Malheureusement ce dernier perdra la raison à ce moment-là et passera plus de quarante ans de sa vie à l'asile Saint-Michel-Archange de Québec.

l'infaillibilité pontificale. Il y déplore le retard du Québec en éducation par la faute du clergé, l'affaiblissement des communautés protestantes par l'immigration massive de cette période (ainsi l'église Saint-Jean avait perdu en une seule année une vingtaine de membres) mais aussi leur dispersion. Il serait favorable à un rapprochement des Églises, mais si leur union n'est guère possible, elles se doivent d'être unies « dans notre guerre contre la superstition et l'erreur<sup>5</sup> ». Tous les convertis peuvent aider à l'avancement du protestantisme en étant des missionnaires chacun dans sa maison et son cercle de connaissances.

En 1875, à la suite de la fusion des quatre branches des Églises presbytériennes canadiennes, l'Église Saint-Jean fit désormais partie de l'Église presbytérienne au Canada. Cette dernière met immédiatement sur pied un Conseil de l'évangélisation des Canadiens-français. Parmi la soixantaine de pasteurs et anciens qui le constituent pour les provinces de l'Ouest (Québec, Ontario, Manitoba), on ne trouve que quatre francophones, Tanner père et fils, Chiniquy et justement C.-A. Doudiet. Dans les perspectives évoquées par ce dernier, une des premières résolutions de cet organisme est d'annoncer son intention d'ouvrir le plus vite possible des écoles et des stations missionnaires dans toutes les régions où vivent des Canadiens français.

La communauté de Saint-Jean s'était empressée de faire venir à Montréal le père Charles Chiniquy, l'ex-prêtre catholique canadien-français et apôtre de la tempérance qui attirait les foules. C. Chiniquy prêchait au service du matin en alternance avec les étudiants du Collège presbytérien et C.-A. Doudiet s'occupait du culte du soir. C'est à cette occasion qu'ils devinrent des amis intimes. Les fréquentes visites du bouillant prédicateur y suscitaient tant de conversions que l'édifice de la rue Dorchester parut trop petit. La congrégation acheta alors le Russell Hall, qui avait servi à la première église baptiste de Montréal, rue Sainte-Catherine, à peu de chose près sur l'emplacement actuel de l'église Saint-Jean (coin de Bullion).

Au départ de Chiniquy en 1877 pour l'église de la rue Canning, la communauté lança en octobre un appel au pasteur Charles-A. Doudiet et il redevint officiellement son pasteur pour les onze années suivantes. Henri Joliat nous apprend dans son historique de Saint-Jean qu'il recevait un traitement annuel de 1 400\$, la communauté devant se charger des autres dépenses, bien qu'elle ne fut pas fortunée, comme le souligne le pasteur quelques années plus tard : « Nos convertis ne sont pas riches et influents [...] les neuf-dixièmes des gens sont des ouvriers gagnant entre cinq et huit dollars par semaine<sup>6</sup> ».

On le dit prédicateur éloquent, subtil. On s'habitua à sa voix un peu rude, gagné « par le charme des mots, par la richesse des expressions et des sentiments. Les étudiants

---

<sup>5</sup> Il déplorera dans le rapport annuel de 1883 la concurrence des méthodistes qui s'installent dans le centre-ville... mais des membres d'autres Églises déploreront ce même type de concurrence en ville où des églises s'installent proches les unes des autres. Cette proximité vient aussi du fait que la population est concentrée à certains endroits et que les Églises veulent en profiter. À cette époque où on se rend à l'église à pied.

<sup>6</sup> Cité par Vogt-Raguy, « Les communautés... », p. 513, selon le rapport annuel de l'Église presbytérienne au Canada, 1885, p. CXXXIX et p. XI.

du Collège presbytérien aimaient à entendre M. Doudiet, ses sermons étaient des modèles d'ordre et de saine direction évangélique<sup>7</sup> ».

C'est à partir de cette époque qu'il fut chargé de cours à la Faculté de théologie du Collège presbytérien de Montréal. On sait aussi qu'il est pendant des années le Grand aumônier de l'Ordre orangiste au Québec (des protestants anticatholiques radicaux) et fait partie de la loge Boyne 401 qu'il a d'ailleurs recommandée à Chiniquy. Il intervient au moment de l'inhumation du jeune Hackett (de cette même loge) tué dans une rixe entre protestants et catholiques irlandais. L'aumônier, dans un discours enflammé au pied de la tombe, visant clairement l'Église catholique qui venait de renforcer son emprise sur la société<sup>8</sup>, réclamait pour le Québec les libertés civiles et religieuses, l'égalité des droits, « la règle de la glorieuse constitution de l'Empire ». Il avait donc bien intégré les valeurs britanniques dominantes de son temps!

Au début de septembre 1877, afin de financer le projet d'agrandissement de l'Institut évangélique de Pointe-aux-Trembles, il partit collecter des fonds en Nouvelle-Écosse et en Ontario. En mars, il aura réussi à ramasser quelque 2000\$; d'autres sources en ayant fourni 3000\$, on put déjà engager les travaux puisqu'on avait déjà recueilli la moitié de la somme nécessaire. Il semble que ce soit la principale raison de sa démission de l'église Saint-Jean au printemps 1888 puisqu'il devient alors, dès avril, officiellement collecteur pour le Bureau d'évangélisation en français de l'Église presbytérienne. Il a probablement cumulé cette fonction avec celle de son nouveau pastorat car il semble qu'il ait alors accepté la charge de l'église presbytérienne de Buckingham dans l'Outaouais, même si de janvier à juin 1889, il part collecter des fonds en Grande-Bretagne. C'est la dernière fois car, à l'avenir, on s'adressera plutôt aux provinces canadiennes. Il occupe le poste de Buckingham pendant neuf ans, vraisemblablement jusqu'en 1897 ou début 1898<sup>9</sup>.

Les presbytériens avaient mis sur pied deux missions dans les quartiers ouvriers de l'ouest de Montréal, la Mission Saint-Henri ouverte en 1893 et la Mission Saint-Charles en 1895. Dès 1897, les convertis de Saint-Charles assistent chaque dimanche aux cultes de la mission voisine Saint-Henri. L'Église les fusionna d'ailleurs en 1900 pour des raisons d'économie. C'est dans ce contexte que Charles Doudiet revint à Pointe-Saint-Charles en 1898 pour s'occuper aussi bien de la paroisse anglophone de St. Matthews (construite en 1890-1891 au coin des rues Wellington et Bourgeois qui utilise

---

<sup>7</sup> Henri Joliat, *Notice historique sur l'Église St-Jean*, RA Régnauld et Cie, imprimeurs, Montréal, 1924, p. 9.

<sup>8</sup> De très nombreux pasteurs dénonceront cette emprise et Doudiet reprendrait volontiers à son compte ce que le pasteur MacVicar en disait en 1901 : « Les difficultés viennent de la puissance de l'Église catholique, de son pouvoir légal d'extorquer de l'argent aux gens, de son influence paralysante sur les hommes de loi et des affaires et de l'apathie en conséquence de beaucoup de protestants. » Cité par Vogt-Raguy, p. 533.

<sup>9</sup> Pierre-Louis Lapointe, dans *Les Québécois de la bonne entente. Un siècle de relations ethniques et religieuses dans la région de Buckingham 1850-1950* (Sillery, Septentrion, 1998), 359 p. rapporte aux pages 229-230 un cas particulier qu'il eut alors à résoudre. En juillet 1897, on projette d'engager un nouveau professeur de tendance libérale qui désire supprimer le Notre Père au début de la journée de classe pour le remplacer par une prière originale. Le pasteur protestant au nom de son conseil de même les dirigeants de la Commission scolaire exigeront qu'on maintienne la tradition!

le Mac-Vicar Hall pour son école du dimanche) que des missions locales. Ce poste bilingue est financé en partie par le Comité d'évangélisation francophone et en partie par l'église anglophone Saint-Paul du centre-ville.

En 1899, Doudiet déclare être en contact avec 45 familles canadiennes-françaises et de nombreux foyers anglophones. L'année suivante, les fidèles de Saint-Henri fréquenteront St. Matthews et c'est 70 familles qu'il peut compter et 75 personnes au culte, 70 enfants à l'école du dimanche. Pourtant cinq ans plus tard, les statistiques disponibles nous disent qu'il n'y a plus que 16 personnes au culte en moyenne, sans qu'on nous fournisse d'explication. On évoquera par ailleurs l'émigration et la mobilité géographique pour ceux qui cherchent de l'emploi, mais cela n'explique pas tout. Peut-être la présence d'une église méthodiste et d'une église baptiste dans le quartier y sont-elles aussi pour quelque chose.

Le pasteur Doudiet se plaindra en 1910 que la mission s'est profondément anglicisée. Il faut rappeler aussi qu'une fraction du quartier est affectée par la présence croissante de la cour de triage du Grand Tronc qui réduit l'espace d'habitation disponible. C'est aussi pour cette raison que fermera en 1911 le collège anglican de Pointe-Saint-Charles et que l'église adjacente sera relocalisée plus à l'est dans la ville.

Après avoir poursuivi malgré tout son œuvre bilingue pendant près de quinze ans, il se vit forcé de démissionner pour raison de santé au printemps 1912 après quelque quarante-cinq ans d'activités pastorales. Il avait tout de même alors 79 ans<sup>10</sup>.

Il se retira alors à Buckingham dans l'Outaouais chez Florence, Madame G. B. Parker, où il comptait finir ses jours. Pourtant, l'année suivante, il souffrit d'une affection des bronches qui affaiblit son cœur et ses amis constatèrent que sa robuste charpente trop rudement secouée ne pourrait survivre longtemps au mal qui la minait. C'est lorsqu'il était en visite chez sa fille, Eva-Claire, qui avait épousé Arthur B. Cleveland en 1907 et habitait alors Hallowell ME, qu'il s'éteignit doucement le 13 juin 1913, laissant dans le deuil de nombreux parents et amis. Rebecca était alors veuve puisqu'elle avait épousé à Montréal le 13 août 1891 Alexander Gordon Hardman, malheureusement décédé dès le 10 décembre 1894, et qu'elle ne s'était pas remariée.

Le journal *L'Aurore* lui rendit ainsi hommage. « M. Doudiet n'était pas un homme de talent ordinaire. Comme prédicateur, il se distinguait même au milieu des hommes les plus éloquents de la chaire presbytérienne des deux langues. Il avait des goûts littéraires prononcés et si les exigences de sa vocation lui avaient accordé plus de loisir, il aurait donné au monde des œuvres dignes de vivre. Il écrivit pour *L'Aurore* de nombreux articles et un feuilleton, *La Chute au Raton*, que nos lecteurs d'il y a 25 ans n'ont pas oublié<sup>11</sup>. »

---

<sup>10</sup> C'est la fin de l'approche bilingue presbytérienne à cet endroit, la Mission de Pointe-Saint-Charles francophone sera reprise dès décembre par le Français Georges Peck qui s'en occupera jusqu'en 1937 alors qu'elle avait été réorganisée en paroisse sous le nom de Béthanie en novembre 1913.

<sup>11</sup> La série remonte plutôt à 1882-1883.

Sa dépouille sera inhumée dans le cimetière Mont-Royal avec ses parents et d'autres membres de sa famille après un service funèbre tenu à l'église presbytérienne St. Paul du centre-ville laquelle avait soutenu la mission bilingue de Saint-Charles/St. Matthews.

Une semaine plus tard, les pasteurs G. C. Heine<sup>12</sup> et J.- L. Morin lui rendirent hommage devant la communauté de la Mission de Pointe-Saint-Charles. « Son idéalisme français ajoutait un charme particulier à sa diction anglaise. Doué d'un rare talent, il était à la hauteur de la tâche soit dans la chaire chrétienne, dans l'enseignement de la théologie ou dans la profession des lettres. [...] Sa prédication était orthodoxe, franche et convaincante. Il apportait à la cure d'âmes la sympathie, le réconfort et la consolation d'un Évangile qui apaise, console et édifie. »

La notice nécrologique de 1913 nous donne un aperçu de la dispersion de ses enfants à son décès. William Charles, le fils du premier mariage habite alors New York tandis que Louis-Edouard semble pour un temps à Saint-Louis, Missouri, mais on sait qu'il reviendra à Montréal par la suite. Rébecca, qui s'était mariée le 13 août 1891 avec Alexander Gordon Hardman, habite Montréal, mais elle était alors veuve puisque son époux était décédé vingt ans auparavant, le 10 décembre 1894. Eva-Claire avait épousé Arthur B. Cleveland et habitait Hallowell dans le Maine et finalement Florence-Agnès était devenue Madame G. C. Parker habitait alors Buckingham où son père avait oeuvré comme pasteur.

Toutes les indications de famille immédiate du pasteur Doudiet sont regroupées au cimetière Mont-Royal en deux plaques qui portent respectivement

1. Arthur Alexander Doudiet : Nov 13, 1874 (l'enfant décédé à l'âge de trois ans), Alexander Gordon Hardman, Dec 10, 1894 (le conjoint de Rébecca) et Arthur C. Doudiet, Jan 18, 1910, que nous n'avons pu identifier.
2. Rev. Fred J. Doudiet, July 19, 1867, his wife Louise Batifolier, Apr 8, 1881, Charles A Doudiet, Jan 13, 1913, his wife Elizabeth Dunbar, May 5, 1900 et Doudiet infant, Sept 24, 1875 qui nous est inconnu.

Ces plaques ont vraisemblablement été gravées peu après le décès de Charles-Auguste, mais une stèle plus imposante marque le terrain portant le seul nom de Doudiet.

12 mai 2014

Jean-Louis Lalonde

---

<sup>12</sup> George Colborne Heine était un pasteur écossais presbytérien né au Nouveau-Brunswick (1846-1926). Il y avait gradué en 1867 et étudié trois ans la théologie au séminaire de Princeton aux États-Unis où il termina en 1876. Il poursuivit sa formation théologique à Edimbourg en 1879-1880 puis à la Sorbonne à Paris en 1880-1881. Pas étonnant qu'il parle si bien le français. A son retour, il s'occupera de l'église Chalmers à Montréal de 1881 jusqu'à sa retraite en 1909. Tout indique qu'il a longtemps enseigné au Collège presbytérien de Montréal. Il était membre du comité presbytérien d'évangélisation et du Bureau responsable de l'Institut de Pointe-aux-Trembles.

## Sources

\*\*\*, «Evangelical Alliance Extra», *Montreal Daily Witness*, October 1874. p. 6,11-12,15-16,18.

\*\*\*, *L'Aurore*, 14 avril 1881, p. 1, 19 mai 1881, p. 1, 20 octobre 1881, p. 1, 29 décembre 1881, p. 1, 9 février 1882, p. 1, 26 février 1882, p. 2, 8 mars 1883, p. 1 et 15 mars 1883, p. 2. 22 mars 1888, p. 429, 19 avril 1888, p. 18, 31 mai 1888, p. 70, 7 mars 1889, p. 374. Notices nécrologiques, 20 juin 1913, p. 9 et 4 juillet 1913, p. 5.

Duclos, Rieul-Prisque, *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, Montréal, Librairie évangélique, 1913, tome I, p. 222, 281 et II, 117, 123.

Joliat, Henri, *Notice historique sur l'Église St-Jean*, Montréal, R.A. Régnault, 1924, 33 p., p. 7-10.

*Le Citoyen franco-américain*, 9 juin 1892, p. 7.

*Le Semeur franco-américain*, 3 mai 1887, p. 50, 18 août 1887, p. 176, 1<sup>er</sup> septembre 1887, p. 192,

*Montreal Daily Witness*, 17-19 juillet 1877 et 1<sup>er</sup> novembre 1877, p. 4.

Morgan, Henry J., *Canadian Men and Women of the time*, Henry J. Morgan, Montréal, 1912, p. 337

Site de l'Église presbytérienne St-Matthews, Mac-Vicar Hall, historique et illustration , en ligne.

Site de la Société d'histoire du protestantisme franco-québécois ([www.shpfq.org](http://www.shpfq.org)) pour les biographies de Jaques-Frédéric Doudiet et de Louise Batifolier.

Sites Internet, Australian Gold Rush, Charles Augustus Doudiet Gold, et plusieurs autres. Voir aussi Google Images pour la reproduction de l'ensemble des dessins australiens de Doudiet.

Vogt-Raguy, Dominique, « Les communautés protestantes francophones au Québec : 1834-1925 », thèse PhD, Bordeaux, Université de Bordeaux III, 1996, 938 p + annexes, spécialement aux pages 113, 287-89, 351-52, 365, 370, 377-78, 399, 406, 412, 441, 460, 465, 467, 507, 513, 518, 533-34, 616, 638-39, 645, 717, annexes 14, 24, p. et 28.